

MORSURES DE LA LANGUE

Réflexions sur le film « Le Prénom »

Le prénom

Le Prénom est une comédie française, écrite et réalisée par Alexandre de La Patellière et Matthieu Delaporte, sortie en 2012. C'est l'adaptation cinématographique de la pièce homonyme des mêmes auteurs¹.

Vincent Larchet, un agent immobilier, est invité à dîner chez sa sœur Élisabeth et son mari Pierre Garraud, tous deux professeurs à Paris et parents de deux enfants : Apollin et Myrtille. Claude Gatignol, un ami d'enfance, tromboniste dans un orchestre symphonique, est également présent.

Vincent doit donner des nouvelles de l'examen prénatal que son épouse Anna, qui doit les rejoindre pour le repas, a subi en vue de la naissance de leur fils. Le prénom choisi par les futurs parents provoque une discussion passionnée qui dérive en une sorte de jeu de la vérité dont personne ne sortira indemne.

Il ne s'agit pas là d'un grand film, voire simplement d'un film. Les auteurs ont filmé leur pièce. Et encore, l'inclusion de quelques flash-backs casse la dynamique du récit et, de ce fait, est tout à fait contre-productive.

Cela posé, cette œuvre est une excellente illustration de la manière dont le totalitarisme agit sur la langue. Le point de départ semble anodin : le choix d'un prénom. La violente passion qu'il déclenche montre que ce prénom est loin d'être anodin. Plus, ce n'est pas le prénom lui-même, c'est le signifiant qui est

en cause *adolf*. En effet, même si Vincent prétend appeler son fils Adolphe en référence à son amour, partagé avec sa femme, du roman de Benjamin Constant, ses interlocuteurs ne peuvent entendre qu'Adolfⁱⁱ. Et il est évident pour que l'on ne peut pas appeler, que l'on ne peut plus appeler, un enfant *Adolf*.

Vincent, bien plus subtil que son rôle le prétendrait, argumente : donc, il y a des prénoms interdits, faisons un tri. Joseph n'est pas possible, à cause de Staline ; Auguste non plus, because Pinochet... Ni Paul ! Paul ? Ben oui, Pol Pot.

Le débat finit par s'enliser et dérive vers une sorte de jeu de la vérité qui va révéler, - est-ce un hasard ? -, homophobie, inceste, revendication féminine...

L'épisode homophobique témoigne de la sensibilité des auteurs à l'équivoque de la langue. Le surnom du supposé homosexuel Claude est Prune. Prune parce que Reine Claude.

Si l'on veut pousser la galéjade, le prénom réellement choisi par les futurs parents nous parle aussi. Ce petit garçon va s'appeler Henri *Āri*, Larchet Henri, c'est dire l'espoir qu'un jour de cette histoire, il pourra en rire. En fait, ce n'est pas sûr qu'elle en rira !!

Réflexions sur l'effet du totalitarisme sur la parole aujourd'hui

Ce film illustre bien comment une langue peut être affectée par le totalitarisme. On peut parler de blessures, de morsures de langue, mais il s'agit d'une véritable amputation.

Des blessures de la langue par la Shoa

Je travaille cette question depuis de nombreuses années. Dans les textes que j'ai écrits à ce propos, j'ai utilisé les concepts d'appauvrissement du symbolique, de blessures ou morsures de la langue... Ces textes interrogent tous les modes de réparation possible de telles blessures. Disons-le d'emblée, je ne pense plus aujourd'hui qu'une telle réparation puisse être collective, institutionnelle. Je rejoins en ce sens Serge Leclair lorsqu'il dit que la Shoah a ruiné toute possibilité de tiers institué, de par la compromission de tous les discours avec la mécanique totalitaire, mettant en demeure chacun, individuellement et singulièrement, de *retrouver et reconnaître les voix tierces avec lesquelles il ne cesse de converser*.

Nous allons aborder les effets du totalitarisme, et plus précisément du nazisme sur la parole aujourd'hui, et nous interroger sur les voies possibles pour y réagir. Cela ne se fera pas sans interroger une nouvelle fois les causes de ce phénomène.

Le livre de Daniel Jonah GOLDHAGEN **Les bourreaux volontaires de Hitler**, sous titré *Les Allemands ordinaires et l'Holocauste* [1], va nous permettre d'entrer dans le vif du sujet. Permettez-moi auparavant de vous faire part de mes réserves quant à l'usage du terme d'holocauste dans ce contexte, compte tenu de sa dimension sacrificielle. Ce livre, donc, a soulevé d'importantes polémiques depuis sa sortie. Les critiques ont été sévères, y compris les attaques personnelles. Pourtant, comme le dit Israël Gutman, directeur de Yad vashem, cité par N.Weill dans le Monde de vendredi 17 janvier 1997 : « Si ce livre est sans valeur, dans sa forme comme dans son contenu, pourquoi donc les piliers du temple se mettent-ils à trembler ? Pourquoi les

meilleurs historiens se sont-ils à ce point mobilisés, et en si grand nombre, pour le clouer au pilori dans la presse ? » ce livre a brisé le consensus qui s'était établi depuis Hannah Arendt jusqu'à Christopher Browning, je cite brièvement N.Weill : « les bourreaux auraient agi sous l'effet d'un conformisme meurtrier, bureaucratique, pris qu'ils étaient dans une machinerie industrielle de la mort, et non d'une conviction - l'obsession antisémite n'étant le fait que d'une minorité fanatisée. » Ce qui s'efface, c'est alors la spécificité culturelle des bourreaux et de leurs victimes. Ainsi Goldhagen veut **questionner le pourquoi**, là où l'on a surtout répondu au *comment*, comme Raul Hilberg. Il défend donc la thèse d'un **antisémitisme allemand éliminationniste**, qui a pour cause un « modèle *cognitif* », qui prend sa source au début du XIX^e siècle. Effet de l'*Aufklärung*, les juifs se seraient mis à occuper une place centrale dans la culture allemande, une place diabolique. Ils étaient l'équivalent du diable, non tant une race, qu'une anti-race, qu'il s'agit de châtier et d'éliminer. Gershom SCHOLEM, dès 1966, soutenait cette idée dans un article très riche, ***Juifs et Allemands*** [2], dans lequel il parle du véritable traumatisme qu'a pu représenter, pour les Allemands, la force de la poussée assimilationniste des Juifs. Cette facilité à quitter leur héritage ancestral a, de surcroît, plaidé en leur défaveur.

D'autres hypothèses ont été invoquées à propos du pourquoi : Steiner rapporte qu'Hitler aurait déclaré que « les juifs ont inventé la conscience », ce qui n'est, selon lui, qu'une autre façon de dire : « Les juifs ont inventé Dieu » Et d'ajouter : « pour un tel crime, quel pardon ? ».

C'est une question qui ne saurait laisser indifférent. Pourquoi l'antisémitisme, pourquoi la Shoah ? Inventeurs de la conscience, disait Hitler ; inventeurs de Dieu, dit STEINER. Le nazisme voulait exterminer les Juifs parce qu'ils avaient inventé Dieu.

J'ai soutenu l'idée, il y a quelques années, qu'en tuant les Juifs, les nazis s'en seraient pris à l'origine. Il s'agirait **d'une tentative d'éviction de l'origine, et c'est ainsi que la Shoah devient non-lieu de l'origine.**

Legendre, quant à lui, en étudiant les lois de Nüremberg, professe que les nazis, qui ont assassiné les fils parce qu'ils étaient des fils, se sont attaqués à la notion même de **la filiation**. Ils ont introduit une **conception bouchère de la filiation** qui provoque une altération de la fonction paternelle.

Cela m'amène à ouvrir une parenthèse, avant d'avancer au cœur de notre propos. La fonction paternelle n'a cessé de se dégrader depuis le droit romain jusqu'à nos jours. Cela est plus perceptible depuis la Révolution française. Cette évolution peut se lire de manière tout à fait explicite dans le Code Civil. De la Puissance paternelle à la responsabilité parentale, la dimension de la fonction propre du père en a purement et simplement été évincée. Une des manifestations de cette altération de la fonction paternelle est certainement la prévalence de la binarité dans le monde d'aujourd'hui.

Notre histoire a rencontré **trois grandes cassures** : l'avènement du christianisme, qui a réintroduit l'immanence, les grandes révolutions astro-et géo-nomiques du début du XVI^e siècle, qui ont marqué le passage d'une *Weltanschauung*ⁱⁱⁱ religieuse à une *Weltanschauung* scientifique, et enfin la Shoah. Chacune d'elles a agi sur le statut de la parole, sa potentialité et son devenir. Mais il semble que la Shoah ait eu une action profonde sur la langue, et plus particulièrement sur la langue allemande. Avant d'envisager cela plus précisément en m'appuyant en particulier sur le travail de Victor Klemperer, je veux vous faire part de mon hypothèse quant à cette action du totalitarisme sur la parole. **En exterminant le Juif, le nazisme a essayé d'effacer la différence.** Depuis toujours, on marque le Juif. Il y eut la rouelle, le chapeau pointu, la représentation picturale du nez crochu, puis la caricature du début

du siècle, et enfin **l'étoile jaune**. À ce propos, Klemperer raconte qu'à la question : quel fut le jour le plus difficile pour les juifs dans ces douze années d'enfer ? , il recueillait toujours la même réponse, le **19 septembre 1941**. « A partir de cette date, il fallut porter l'étoile jaune, l'étoile de David à 6 branches, le chiffon de couleur jaune qui signifie, aujourd'hui encore, peste et quarantaine et qui, au Moyen Age, était la couleur distinctive des Juifs, la couleur de la jalousie et du fiel dans le sang, la couleur du mal qu'il faut éviter ; le chiffon jaune avec son impression à l'encre noire : "juif", le mot encadré par les lignes des deux triangles encastrés l'un dans l'autre, le mot tracé en grosses capitales qui, de par leur espacement et l'outrance de leurs horizontales, simulent les caractères hébraïques. »[LTI p.218]

S'il a fallu tellement, et de tout temps, marquer le juif, c'est parce qu'il représentait le semblable par excellence, ou plus exactement **l'autre, semblable et différent...** Le Juif comme marque de l'altérité radicale, marque de la différence, le juif comme porteur de *l'einzigiger Zug*, le trait unaire, ou encore le **Juif comme signifiant** (ainsi que le dit Lacan, le signifiant est bien la différence par excellence). C'est peut-être par cette éradication du signifiant, que le langage est altéré, et à travers lui, la parole.

Effets des "années brunes" sur la psychanalyse

C'est par une question concernant les effets du nazisme sur le discours analytique que j'avais, entre autres, commencé à m'intéresser à la problématique des blessures de la langue par le nazisme. Quelle était la teneur des demandes d'analyse après-guerre, en particulier en Allemagne ? D'anciens nazis ont-ils engagé de telles cures ? Plus tard, s'est posée la question de leurs enfants. Ces questions ne sont ni limitatives ni exhaustives. Mais elles m'ont

amené à ma première découverte, **le silence**, le silence qui a régné sur les années brunes. Les événements récents montrent qu'il s'est étendu sur une génération. **La transmission**, autre mot clef de cette recherche, semble avoir sauté une génération.

Divers ouvrages jettent quelques lumières sur le destin des enfants de nazis, trois d'entre eux plus précisément. En notant leurs références, on peut mesurer, une fois de plus, l'enjeu de la traduction.

Le premier est paru en Allemagne en 1985 sous le titre "*Wir wissen nicht was morgen wird, wir wissen wohl was gestern war*". La deuxième édition en 1987 était intitulée "*Schuldig geboren*". Et il a été traduit en français "*Naître coupable, naître victime*" ; il s'agit de témoignages d'enfants de nazis et de jeunes juifs d'Autriche et d'Allemagne, recueillis par Peter SICHROVSKY [3], un Viennois.

Le second exemple est plus parlant. Il s'agit du travail d'un psychologue israélien, Dan BAR-ON, publié en 1989 sous le titre "*Legacy of silence encounters with children of the third Reich*", traduit en 1991 comme "*L'héritage infernal, des filles et des fils de nazis racontent...*" [4]; le silence, c'est l'enfer...

L'ouvrage le plus récent est paru l'année dernière en Allemagne. Sabine Moller, Karoline Tschuggnall, Harald Welzer, *Grand-Père n'était pas un nazi*, National-socialisme et Shoah dans la mémoire familiale. La transmission sur trois générations de la mémoire du troisième Reich se heurte à une *Verleugnung* obstinée qui va plutôt en se renforçant à la troisième génération.

Les procédés de cette *Verleugnung* : victimisation, héroïsation, accaparement de fiction (littéraire ou cinématographique) ne sont pas spécifiques à une génération donnée.

Dans les histoires familiales, la Shoah reste un épiphénomène marginal.

Si l'histoire du troisième Reich n'est pas déniée, ce qui est sûr c'est que « *Opa war kein Nazi* » !

Il semble que nul domaine de la culture humaine n'a été épargné par cet héritage du silence. Ainsi en est-il du champ de la psychanalyse. Quel a été l'effet du silence des années brunes sur la psychanalyse, que ce soit sa praxis ou sa théorie ?

La venue d'Hitler au pouvoir en 1933 a eu sur la psychanalyse, comme sur tous les autres domaines, de graves conséquences, dont on ne mesure pas encore tous les effets.

Après l'exil de tous les analystes juifs ou opposants au régime, l'Institut Psychanalytique de Berlin disparaît de la scène en 1936 pour être remplacé par un institut psychothérapeutique. L'annexion de l'Autriche en 1938 a vu à son tour la disparition de la Société et de l'Institut Psychanalytique de Vienne, et l'exil de Freud, — exil de l'origine mais aussi du mouvement psychanalytique. Ainsi, la mutation de l'Institut de Psychanalyse en Institut psychothérapeutique, s'est-elle accompagnée de l'élimination de la psychanalyse elle-même, cette science juive, ainsi que de l'expulsion de Freud son inventeur, du mouvement qu'il avait impulsé.

L'Institut psychothérapeutique de Berlin, dit institut Göring, du nom de son président, émane en droite ligne d'une idée qui était née en 1926 en Allemagne sous la forme de la Société Générale de Médecine Psychothérapeutique. Parmi ses membres, on trouve Adler, Jung, Karen Horney, Ernst Kretschmer, Groddeck.... Étrange coïncidence qui voit naître la même année, 1926, la question de la *Laienanalyse*, avec le procès Reik, et la Société de Médecine Psychothérapeutique.

Nombre des membres de cette dernière société vont se retrouver à l'Institut Göring. L'existence de ce dernier a-t-elle préservé la psychanalyse durant ces années difficiles, c'est ce que soutient Cocks dans son ouvrage "*La psychothérapie sous le troisième Reich*"[5].

Que ce soit ou non le cas, l'Institut Göring représente le lieu qui a concrétisé un rapprochement plus que sensible entre psychanalyse et psychothérapie. Il y a eu un double mouvement de substitution. Tout d'abord, en raison des lois du régime nazi, la psychothérapie se substitue à la psychanalyse. Et ensuite, après la guerre, les choses rentrent dans l'ordre sans crier gare, et la psychanalyse, dans sa dimension institutionnelle, reprend sa place, comme si rien ne s'était passé. On observe là le premier pas du cheminement qui, à partir de la Société de Médecine psychothérapeutique, via l'Institut Göring, a mené la psychanalyse vers sa reconnaissance d'utilité publique. En 1967, année de la proposition de Lacan sur la Passe, elle est devenue en effet en Allemagne, une psychothérapie parmi les autres, remboursée par les caisses.

Nous sommes au cœur des problèmes que rencontre aujourd'hui la psychanalyse dans de nombreux pays d'Europe, tel l'Italie. Des problèmes qui risquent d'être renforcés par la mise en place de l'acte unique européen. La reconnaissance par l'État s'y profile en filigrane.

Le silence

Nous nous proposons d'interroger le silence comme ce qui mord la langue. Pour ce faire, nous allons envisager "*le silence des années brunes*".

Ce silence a mordu dans de nombreux domaines, y compris dans celui de la psychanalyse.

En France, après la guerre, les Institutions Psychanalytiques et leurs publications se sont remises à "fonctionner", comme si de rien n'était. Rien en effet n'a été écrit à propos de ce qui venait de se passer, sur ce qui avait motivé l'interruption des activités de l'institution psychanalytique. Pas une ligne. Pas un mot...

Cet état d'esprit est encore confirmé par la découverte récente dans les entretiens en partie autobiographiques de S. Lebovici avec Marie-France Castarède [6] d'un tableau synoptique de l'histoire des institutions psychanalytiques en France. Pour la période 1939-1945, on peut y lire : "*mise en sommeil*".

Du fait de ce silence, ni Freud, ni la psychanalyse — comme concept — n'ont été réintégrés dans le mouvement dont ils étaient à l'origine... Peut-être s'agit-il de ce qui fait retour sous la forme du ravalement de la psychanalyse en une psychothérapie "*comme les autres*". Terrible retour si l'on se souvient que Freud voyait dans l'IPA le moyen de préserver la psychanalyse comme "nom", nous dirions comme concept, et qu'il s'agissait aussi d'assurer une responsabilité vis-à-vis de ce "nom", en garantissant les psychanalystes qui y étaient inscrits [7]. Il y voyait aussi « un lieu qui serait habilité à déclarer : l'analyse n'a rien à voir avec toutes ces absurdités, ce n'est pas de la psychanalyse » [8].

Il y a un autre silence, plus singulier, celui de **la transmission familiale**, des mots interdits, des périodes proscrites,... et cela peut aller très loin...

Je pense par exemple à l'intervention de deux collègues allemandes, il y a quelques années, lors d'une table ronde d'un colloque intitulé "*oubli, mémoire, répétition*". Elles nous ont expliqué qu'elles étaient venues faire leur analyse en France, en français, parce qu'elles ne concevaient pas de soutenir une telle

démarche dans leur langue maternelle, car cette dernière a été meurtrie par le nazisme.

Lacan und das Deutsche

Cette question était on ne peut plus présente aux journées de la Fondation Européenne qui se sont tenues à Berlin en 1992. Elles ont marqué une étape dans la verbalisation des années brunes dans le champ de la psychanalyse. Il faut rappeler que l'abord institutionnel, officiel de cette question, est vraiment très récent, puisqu'il date du colloque de Bamberg en 1980, auquel a succédé celui de Hambourg.

Les journées de Berlin, "*Lacan und das deutsche*" ont permis d'envisager les questions de la mémoire, du souvenir, du silence et de la langue... Le fait qu'un certain nombre de psychanalystes ait entrepris leur cure à l'étranger dans une autre langue s'est confirmé. Peut-être s'agit-il de la source du recrutement de la psychanalyse lacanienne en Allemagne.

Le déroulement même de ces journées m'a inspiré quelques réflexions.

Nous étions tous installés autour d'une grande table, et après les exposés, les participants intervenaient souvent pour restituer les citations du "texte fondateur" dans sa littéralité, qui par rapport à celles du texte de Freud (le plus souvent des analystes allemands), qui par rapport à celles du texte de Lacan (des analystes français).

Comme je le signalais plus haut, ces journées ont été l'occasion pour plusieurs analystes, le plus souvent allemands ou d'origine allemande, d'apporter témoignage de leur propre histoire, de leurs rapports à leurs parents, à leur patrie, à leur langue...

C'est à ce propos qu'un ami berlinois me faisait la remarque suivante à propos de l'intervention d'Anne-Lise Stern. En l'écoutant, il avait entendu "un allemand d'avant la guerre", un allemand comme on ne l'entend plus, ouvert à la dimension du Witz. Un témoignage à vif sur ce que représente la blessure de la langue, et qui évoque ce que Steiner définit comme les "langages post-humains" issus d'Auschwitz[9].

J'ai eu depuis lors plusieurs échanges amicaux avec des collègues allemands sur ce sujet, qui ont tous confirmé, chacun selon son histoire et son expérience, les remarques que je viens de rapporter.

Une langue meurtrie deviendrait-elle pleine ?

Deux pistes de travail plus récentes vont nous permettre de préciser en quoi consistent ces "morsures de langue". Je les citerai très brièvement.

La première est l'histoire de la psychanalyse en Alsace [10]. A partir de cette dernière, nous avons appris à connaître le destin singulier de cette région tiraillée entre deux cultures, entre deux langues et un dialecte... Quelle est la langue maternelle des alsaciens ? Dans le déroulement d'une analyse, peuvent émerger plusieurs langues, la langue maternelle, la langue sociale, la langue culturelle, la langue du désir des parents... ce qui est superbement illustré par l'article de J.P. Bauer « L'enfant et les langues » [11].

Une seconde piste nous a conduits, à partir du texte posthume d'Althusser "*L'avenir dure longtemps*", au thème de l'autobiographie. Elle serait une des conséquences du passage de la *Weltanschauung* religieuse à la *Weltanschauung* scientifique. Ce passage a pour effet un colmatage du discours. Religieux, il était troué par le Dieu comme absence. Il est colmaté par la substitution du savoir scientifique, issu de l'observation, à ce trou de

l'absence. Dans ce contexte, la naissance de l'auteur, dont l'autobiographie serait l'apothéose, est la restitution du sujet dans son histoire, là où le texte biblique, dans sa potentialité métaphysique, ne tient plus lieu de livre d'histoire pour tout homme. La *Selbstanalyse* freudienne pourrait se concevoir dans cette trace.

Ces différentes situations montrent que la "morsure" de la langue est paradoxalement ce qui en colmate le trou, lui fait perdre sa dimension métaphorique, sa potentialité de Witz... Aussi la réparation devra-t-elle reconstituer ce trou et tous ces corrélats. Ce travail, concernant la Shoah et ses conséquences, doit-il se faire dans la langue allemande comme le suggère G. Steiner [10] ? De toute façon, les journées de Berlin ont participé pleinement à ce travail.

Reste une dernière question, concernant la formation des analystes. Que se passe-t-il lorsqu'un analyste n'a pas fait son analyse dans sa langue maternelle ? J'entends langue maternelle, non pas comme la langue "officielle" du pays d'origine de la mère, mais sa langue propre avec son lexique, sa syntaxe propre, ses tabous... La mère donc dans sa fonction de grand Autre primordial, dans lequel le petit d'homme vient puiser ses signifiants.

La psychanalyse ne consiste-t-elle pas en une "traversée" de la langue maternelle — comme on dit la traversée du fantasme — qui permet l'accession à cette position d'exil dans laquelle se situe la psychanalyse : son extra territorialité.

Victor Klemperer et la LTI

« Pas de poésie après Auschwitz », disait T.Adorno. Une pratique de la psychanalyse ne peut qu'interroger, question lancinante s'il en est, le statut de la parole aujourd'hui. Aujourd'hui, après Auschwitz et Hiroshima, dans nos sociétés qui vivent sous l'emprise des médias. Parlons-nous ces **langages post-humains** que décrit G.Steiner, « qui retentissent du vide, avec une intensité que les médias électroniques rendent encore plus manifeste et barbare. ».

En effet, le langage totalitaire, non sans lien avec les techno-sciences, a intoxiqué la langue, et s'est peut-être même attaqué à sa racine. **V. Klemperer** en donne, dans son LTI, un témoignage et une étude qui trouve leurs prolongements dans notre monde contemporain. « **Langue de vainqueur**, disait-il, on ne la parle pas impunément, on la respire autour de soi et on vit d'après elle ». Langue totalitaire, elle pollue l'air ambiant...

Comment vous faire encore mieux saisir ce que j'entends par blessure de langue ? Avant de suivre la démarche de V. Klemperer, je veux vous proposer quelques exemples de notre quotidien.

Présenteriez-vous, sans arrière-pensée, votre bras droit comme un excellent collaborateur ?

Avec quelles précautions, passons-nous un coup de Karcher sur le sol ?

Qui parlera aujourd'hui sans sourcilier de petits détails de l'histoire, si chers à un leader de l'extrême droite friand de jeux de mots douteux.

Pour nous rapprocher de la LTI, je veux encore citer Alfred Doebelin, écrivain juif converti au catholicisme dans sa vieillesse, qui écrivait à un autre juif qu'il devait se garder, en s'adressant à un auditoire allemand, d'employer le mot « juif », car en Allemagne c'était toujours un terme injurieux ; seuls les antisémites se réjouiraient de son utilisation. G. Scholem, qui rapporte cette

histoire, témoigne « qu'en 1966 de nombreux allemands qui aimeraient se désolidariser des nazis (parfois après réflexion) confirment jusqu'à un certain point les dires de Doebelin, par leur répugnance évidente à appeler un juif un juif, à moins que celui-ci ne le veuille absolument. ». (Juifs et allemands, congrès juif mondial 08/66 in les Temps Modernes Oct. 1966 [2]).

J'espère vous avoir sensibilisés au caractère fondamental de cette question, dont les effets contemporains sont à étudier avec attention. Pourtant, jusqu'à présent, je n'en avais qu'une approche intuitive. Il y avait cette idée, issue de ma pratique quotidienne, d'un appauvrissement du symbolique. Il y avait le repérage, chez nombre de personnes, d'un rapport approximatif au langage ; témoignage d'une difficile insertion dans le symbolique, et de la fréquence de traits psychotiques dans ce que l'on pourrait appeler la population générale. L'hypothèse « morsures de langue » a été confirmée de différentes façons : par les collègues analystes qui avaient fait une analyse dans une langue étrangère, qui ont épousé des étrangers, des non-allemands, comme nous l'avons vu plus haut, par certains discours d'intellectuels allemands, exprimant des idées dans le sens du « pas de poésie après Auschwitz » d'Adorno, le texte de Steiner, s'appuyant sur la poésie de Célan... Il y a eu également dans des textes scientifiques des allusions à **l'usage euphémistique du langage commun** pour parler *l'Entlösung*, la solution finale, manière voilée d'exprimer le génocide et son organisation bureaucratique et industrielle. On en trouvera une excellente illustration dans le livre de François Emmanuel *La question humaine*. Mais il me manquait un véritable document sur la langue elle-même. Il existait pourtant, mais il a fallu 50 ans pour qu'il passe le Rhin. En son temps, la psychanalyse s'était contentée d'un quart de siècle, ce qui m'a déjà paru considérable ! J'en suis très reconnaissant à Sonia

Combe, auteur des *Archives interdites*, sous l'impulsion de qui cette traduction a été faite, ainsi qu'à Élisabeth Guillot, sa traductrice, qui nous offre un texte très fluide, dans lequel les signifiants de la langue allemande sont tout à fait repérables.

Bref, vous l'avez compris, j'ai découvert dans l'ouvrage de Victor Klemperer, **LTI**, *Lingua tertii imperii*, le document que je recherchais. Mais, face à la densité des 350 pages qui le composent, j'ai du mal à faire un choix. Chaque chapitre mériterait une étude en soi. Je me contenterais donc de quelques passages, afin de vous donner envie de le lire, si cela n'est déjà fait.

Biographie de Victor KLEMPERER

Rappelons quelques éléments de la biographie de Klemperer, qui l'ont installé aux premières loges pour cette étude.

Victor Klemperer (1881-1960), fils du rabbin Klemperer, cousin d'Otto, le chef d'orchestre, était spécialiste de la langue française ...

Il est destitué de sa chaire à l'université de Dresde en 1935 et devient manoeuvre dans une usine.

Il est parqué, avec son épouse « aryenne », dans une **maison des juifs**, soumis à l'interdiction de posséder une radio, des animaux, des livres Goëts...

Il est obligé d'accoler le prénom d'Israël à Victor à partir de 1938, de porter l'étoile jaune en 1941.

Il échappe à la déportation du fait de son mariage avec une aryenne, jusqu'au 13 février 1945, et il est alors sauvé par le bombardement allié de Dresde.

En 1933, il commence un journal, dont il considère l'écriture comme une stratégie de survie mentale. Et c'est ainsi qu'il en vient à étudier celle qu'il dénomme la *Lingua tertii imperii*.

Victor Klemperer avait commencé par fuir toutes les manifestations de la LTI ; mais lorsque l'accès aux bibliothèques et à la presse lui fut interdit, et devant les brimades et les souffrances que ce régime lui a fait endurer, cette étude, en philologue qu'il était, est devenu le balancier qu'il tenait pour se maintenir en équilibre psychique.

Après un préambule sur l'héroïsme, où il dénonce l'effet de la LTI sur la jeune génération après guerre, il entre dans le vif du sujet, si j'ose dire. Quel est le livre qui m'a le plus frappé, interroge-t-il, enfin le plus sonné ? *Le mythe du XX^e siècle* de Rosenberg, non par la profondeur de l'ouvrage, mais parce que c'est avec lui qu'un bourreau nazi l'a battu, tant il lui semblait sacrilège qu'un *Untermensch* puisse le consulter.

LTI, une clinique de la langue totalitaire

V. Klemperer va nous donner des informations précieuses sur la formation et la structure de la LTI.

« Le nazisme s'insinua dans la chair et dans le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente.

...Mettre en évidence le poison de la LTI et mettre en garde contre lui, je crois que c'est plus que du simple pédantisme. Lorsque, aux yeux des Juifs orthodoxes, un ustensile de cuisine est devenu cruellement impur, ils le nettoient en l'enfouissant dans la terre. On devrait mettre beaucoup de

vocables en usage chez les nazis, pour longtemps, et certains pour toujours, dans la fosse commune. » (p.38-39)

En prélude, il parle de sa première confrontation à la figure qui domine la foule et les défilés de soldats : **le Tambour**. Ainsi, se faisait appeler A.H., ce qui donne encore un tout autre sens au livre de G.Grass[13].

D'emblée, les choses sont énoncées : « **La LTI est misérable**. Sa pauvreté est une pauvreté de principe ; c'est comme si elle avait fait vœu de pauvreté. » (p.43)

Toutes les composantes de la LTI furent fixées dès Mein Kampf, et elles infiltrèrent tous les registres de la langue.

« Dans toute sa durée et son extension, la LTI demeura pauvre et monotone ».

La LTI, « toute-puissante autant que pauvre, et toute-puissante justement de par sa pauvreté. »

V. Klemperer a traversé trois époques historiques : celle de Guillaume II, la république de Weimar, et le 3ème Reich. Il fait une remarque, qui n'est pas sans évoquer certaines réactions aujourd'hui, vous allez voir ce à quoi je fais allusion : « La république libéra la parole et l'écrivit d'une manière tout bonnement suicidaire ; les nationaux-socialistes se gaussaient, disant qu'ils ne faisaient que reprendre à leur compte les droits que leurs accordait la Constitution quand, dans leurs livres et leurs journaux, ils attaquaient violemment l'État dans toutes ses institutions et ses idées directrices, au moyen de la satire et du sermon enflammé. » (p.44)

Cela nous interroge sur le rôle de la démocratie dans la montée des idéologies totalitaires au pouvoir. On en voit les effets en France, dans toute confrontation au front national ou à son leader, la réaction est toujours, de leur

part, un appel à la loi, à la liberté d'expression. Cette question a retrouvé une brûlante actualité suite au tollé provoqué par les propos antisémite d'un humoriste et la promotion de sa quenelle. Nous voyons par exemple l'impuissance à pouvoir empêcher une réunion importante de ce mouvement à Strasbourg au mois de mars dernier.

Revenons à V. Klemperer qui continue à explorer la structure de la LTI. Il répète que la norme linguistique d'un petit groupe d'hommes, voire d'un seul, s'est étendue sur l'ensemble de l'aire linguistique allemande « avec une efficacité d'autant plus décisive que **la LTI ne faisait aucune différence entre langue orale et écrite.** ». C'est ce qui fait que cette langue se laisse si facilement **déclamer *deklamieren***. Mais elle n'exprime qu'une face de l'être humain. Elle sert uniquement à l'**invocation**. Elle est la langue du **fanatisme de masse**. Et, pourtant il reste un grand mystère quant à ce qui la fait agir ainsi. (p.48)

V.Klemperer nous offre quelques extraits de la première année de son journal. Il remarque que, contrairement à la mission qu'il s'était donné, lors de son accession à la chaire de Dresde de se consacrer à la science, le voilà contraint de s'intéresser à la *vita publica*.

21/3/33 ... sur le panneau d'affichage de son université, il peut lire : « **Quand le Juif écrit en allemand, il ment** » ; il (le juif) devrait spécifier traduction de l'hébreu.

Il note également un congrès de psychologie annulé « Qu'est-il arrivé à la science de Wilhelm Wundt ? ...Quel enjuivement... Qu'on en finisse ! »

27/3 V.Klemperer remarque que « des mots nouveaux font leur apparition, ou des mots anciens acquièrent un nouveau sens particulier, ou de nouvelles combinaisons se créent, qui se figent rapidement en stéréotypes. »

Weltjuden

internationales Judentum

Weltjudentum

10/4 25% de sang non-aryen = **artfremd**, étranger à l'espèce

20/4 Le mot **Volk** commence à se multiplier : *Volkgenosse, Volkfest, Volksgemeinschaft, Volksnab, Volksfremd, Volksentstammt...*

La liste est loin d'être exhaustive.

V. Klemperer nous fait partager la découverte des 3 premiers mots nazis :

- *Strafexpedition*
- *Staatsakt*
- *aufziehen* {monter}

10 ans de fascisme

« ...le discours n'était pas seulement devenu plus important qu'avant, il s'était aussi par nécessité, radicalement transformé. En s'adressant à tous et non plus à des représentants élus du peuple, il devait aussi être compris de tous et, par conséquent, devenir plus populaire. **Ce qui est populaire, c'est le concret** ; plus un discours s'adresse au sens, moins il s'adresse à l'intellect, plus il est populaire. [l'envers de la sublimation] Il franchit la frontière qui sépare la popularité de la démagogie ou de la séduction d'un peuple dès lors qu'il passe délibérément du soulagement de l'intellect à sa mise hors circuit et à son

engourdissement. » Et puis, il y a la mise en scène du discours, il y est comme incrusté, il est **une œuvre d'art totale**... [p.81]

Il faut prendre le temps d'explorer avec V. Klemperer différents mots significatifs, quoique stéréotypés, qui balisent la LTI, *Aufziehen*, fanatisme, *Volk*, *Reich*, *Führer*... Il faut suivre son analyse de la ponctuation ; nous laisser entraîner dans sa lecture de la presse, des petites annonces, des faire-part, dont il tire des enseignements précis sur la LTI et ses signifiants. Nous pouvons le suivre jusques et y compris dans sa lecture des noms propres, germanisation de celui des aryens, qui recherche leurs noms ancestraux, leurs noms-racines, judaïsation des prénoms des juifs trop germaniques. En effet, les juifs ne doivent pas donner à leur « portée » un prénom allemand qui pourrait induire en erreur. [p.113]

V. Klemperer remarque **l'usage de l'abréviation, emblématique de la LTI**. « L'abréviation moderne s'instaure partout où l'on technicise et où l'on organise. »

Et voici que « le poison est partout. Il traîne dans cette eau qu'est la LTI, personne n'est épargné. » [p.131]

Systeme et organisation

La philosophie est partout remplacée par *Weltanschauung*. [p.138]

V. Klemperer note aussi la dimension religieuse qui infiltre la LTI. Le « je crois en lui », tellement répandu, la désignation de « troisième Reich » d'emblée comme une intensification religieuse du concept de *Reich* déjà imprégné de religion.

Il s'intéresse au vocabulaire de l'Antisémitisme [p.179]

Il note le destin du mot humanité, jamais employé sans guillemets ironiques et la plupart du temps accompagné d'une épithète infamante. [p.188]

Je n'insisterais pas ici sur les termes manifestant la *Entlösung*, sur ceux désignant ceux qui furent conduits à la solution finale [p.199], ni sur ceux qui exprime la haine des juifs [p.231]

Permettez-moi, avant de terminer, cette citation de Goebbels : « on pourrait désigner le juif comme le complexe d'infériorité refoulé qui se serait fait chair...»

Après ces rapides et succinctes incursions dans la LTI, j'en terminerais la lecture par cette dernière citation de V. Klemperer :

« Langue du vainqueur...on ne la parle pas impunément, on la respire autour de soi et on vit d'après elle. »[p.259]

Actualité de la LTI

Les chiffres et les faits furent les moyens mêmes, bien avérés, des assassins.

L'homme comme numéro est une des horreurs de la déshumanisation.

Aharon Appelfeld

Après les langages post-humains, le désenchantement du monde, on entend depuis quelques temps des voix s'élever pour déplorer que notre société soit en train de se déshumaniser. Mais elles prêchent dans le désert. L'homme vient tout juste de prendre conscience qu'il est en train de détruire son habitat ! Il n'est pourtant pas près de se donner les moyens de le préserver. La pulsion de destruction a encore de beaux jours devant elle. Elle n'est pas en voie d'être sublimée !

Un signal fort de ce processus de déshumanisation est représenté par le repérage des éléments totalitaires dans notre vie quotidienne et particulièrement dans la langue.

Par exemple, l'emploi des sigles est une expression manifeste de l'euphémisation.

Qui se rappelle encore de ce que signifie GPA ? On a d'abord parlé de « mères porteuses ». Ce concept a heurté. Il supposait qu'on avait affaire à des mères qui portaient l'enfant d'une autre. Difficile de ne pas penser de lien entre la mère porteuse et l'enfant qu'elle porte, ou de ne pas se poser la question de l'instrumentalisation de son corps. La « gestation pour autrui » efface, d'un seul coup, la mère et la grossesse ; elle met le projecteur sur l'altruisme qui élimine le soupçon d'instrumentalisation. La GPA enfin efface toute signification.

La création des TOC, de la même manière, a permis la disparition pure et simple de la névrose. Le rituel obsessionnel, comme symptôme, est dans un premier temps devenu trouble, perdant ainsi tout accès à une interprétation. En évoluant en TOC, il est devenu une pathologie à part entière, accessible à un traitement chimiothérapeutique et comportemental spécifique.

Un observatoire Victor Klemperer

Au moment où je rédige ce papier avec cette proposition d'observatoire, je découvre dans les DNA (14 janvier 2014) que Strasbourg envisage de se doter d'une monnaie locale, le *Stück*. Cette idée met bien en évidence la limite de l'efficacité des "devoirs de mémoire". Peut-on imaginer une société de consommation qui assumerait qu'elle prend sa source dans la logique nazie de

l'euphémisation. En effet, le *Stück* est un des substituts d'être humain dans la LTI.

Vous trouvez cette référence chez Primo Lévi lorsqu'il entend durant le voyage un Allemand demander : *Wieviel Stück ?* (p.15). La déshumanisation est, là, symboliquement exprimée de façon forte.

Au regard de ce qui précède, je vous propose la création d'un observatoire Victor Klemperer qui aurait pour visée de collecter les éléments qui expriment le processus de déshumanisation en cours dans notre société, et tout particulièrement les éléments totalitaires qui infiltrent la langue et vous invite à y participer.

Daniel Lemler
Janvier 2014

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

1. GOLDHAGEN D.J. (1997) Les bourreaux volontaires de Hitler, les allemands ordinaires et l'holocauste, Seuil
2. SCHOLEM G. (1966) Juifs et Allemands, in fidélité et utopie, Calmann-Lévy 1978
3. SICHROVSKY P (1987), Naître coupable, naître victime, Point actuel.
4. BAR ON D (1991), L'héritage infernal, des filles et des fils de nazis racontent, Eschel.
5. Sabine Moller, Karoline Tschuggnall, Harald Welzer (2013), *Grand-Père n'était pas un nazi*, Collection NRF Essais, Gallimard.
6. COCKS G (1987), la psychothérapie sous le troisième Reich, Les Belles Lettres.
7. LEBOVICI S, CASTAREDE M.-F., L'enfance retrouvée, une vie en psychanalyse, Flammarion, 1992.
8. FREUD S, A propos de la psychanalyse dite "sauvage" 1910, in la technique psychanalytique, P.U.F, 1953.
9. FREUD S (1914) Sur l'histoire du mouvement psychanalytique, Gallimard 1991
10. STEINER G, Longue vie de la métaphore in La Folie de l'histoire, l'Écrit du temps n° 14-15, 1987.
11. Histoire de la Psychanalyse en Alsace et son avenir, le Feuillet n° 24-25, automne 92.
12. BAUER J.P. L'enfant et les langues, à propos d'un cas de bilinguisme, in Enfance n°3-4
13. KLEMPERER V, (1975) LTI, la langue du IIIe Reich, carnets d'un philologue, Albin Michel 1996
14. GRASS G (1960) Le tambour, Seuil 1970

NOTES

ⁱ Distribution

- Patrick Bruel : Vincent Larchet, agent immobilier
- Valérie Benguigui : Élisabeth Garraud-Larchet, surnommée « Babou », la sœur de Vincent, professeur de français au collège Paul Valéry de Vincennes
- Charles Berling : Pierre Garraud, professeur de littérature à la Sorbonne, spécialiste de la Renaissance, mari d'Élisabeth et ami d'enfance de Vincent
- Guillaume de Tonquedec : Claude Gatignol, 1^{er} trombone de l'orchestre philharmonique de Radio-France, et ami d'enfance d'Élisabeth, Pierre et Vincent
- Judith El Zein : Anna Caravatti, la femme de Vincent
- Françoise Fabian : Françoise Larchet, la mère de Vincent et d'Élisabeth

ⁱⁱ **Adolphe**

Ce prénom est un dérivé du prénom germanique Adwulf.

Les éléments ad- et -wulf qui forment le prénom ancien Adwulf signifient respectivement "noble" et "loup".

ⁱⁱⁱ Représentation du monde